

DAVID GASCOYNE

PENSEES NOCTURNES

et autres poèmes

traduits par Jean-Yves Cadoret

Mis en ligne le 10 décembre 2023

POEMES 1932-1936

LA LUMIERE DU SOLEIL SUR LES REGIONS ARCTIQUES

La lumière du soleil sur les régions arctiques
Préside : elle frappe le flanc des icebergs
De ses rayons obliques, éclaire
La neige opaque d'une lueur translucide
Et révèle des blocs blanchâtres dans les profondeurs indigo.

Là-bas la tourmente soulève à l'infini
Les champs de glace stérile.
Le soleil manque de chaleur. Seule
Contre le vent, prise entre la nuit et la nuit,
La lumière de la neige est comme négative : le blanc égale le noir.

Sur l'hiver amer du cœur brille le visage de l'amour.
Un iceberg qui se brise implore un geste –
A quoi répondent un éclat de miroir, la fusion
D'un instant. Déjà le soleil disparaît.
Le cœur de glace n'éprouve plus que le vent de la mort.

Light of the sun over arctic regions

PAYSAGE

En lignes de fuite vers le ciel peint
Des ponts à l'infini se dédoublent et
S'emboîtent, que prennent d'assaut des foules
Porteuses de drapeaux, et les nuages
Acrobates fourbissent d'invisibles trapèzes.

La lumière écrit à la plume
De sombres histoires sur le mur,
Et les murs s'écroulent, plaies septiques,
Explosions de bouches cousues ; la pluie
Tombe, tombe entre les planètes.

Tu te demandes d'où vient la lumière,
D'où viennent la pluie et le silence des
Planètes, ces monogrammes aqueux
De ton être immense et dérisoire –
Et tu vois surgir une pâle statue aux bras ballants.

Landscape

ET LE SEPTIEME RÊVE EST LE RÊVE D'ISIS¹

1

rideaux blancs d'une infinie fatigue
dominant l'héritage né d'une étoile des colonies de St Francis
rideaux blancs de destinées torturées
héritant des calamités des plaies
du désert encouragent le tour de taille des femmes à s'élargir
et les yeux des hommes à zoomer comme des caméras de poche
enseignent aux enfants à pêcher dès l'âge de cinq ans
à découper les yeux de leurs sœurs avec des ciseaux à ongles
à courir les rues pour s'offrir à des prêtres défroqués
à enseigner aux insectes à envahir les lits de mort des vieilles filles riches
et à entailler les fronts de leurs valets de pied de signes pourpres
car l'année est ouverte et l'année est complète
l'année est pleine d'évènements imprévus
et le temps des tremblements de terre est à portée de main

le jour est venu où les rues sont pleines de corbillards
et où les femmes recouvrent leurs annulaires de morceaux de soie
où les portes se défont de leurs gonds en cathédrales ruinées
où des multitudes d'oiseaux blancs d'amérique traversent l'océan
pour faire leurs nids dans les arbres des jardins publics
les trottoirs des villes sont jonchés d'aiguilles
les réservoirs sont pleins de cheveux humains
des fumées de soufre enveloppent les maisons du malheur
d'où surgissent des lis rouges sang

2

à travers le square où les foules meurent par milliers
un homme marche sur un fil couvert de mites

il y a une explosion de géraniums dans la salle de bal de l'hôtel
il y a une odeur extrêmement déplaisante de viande avariée
qui monte de la fleur sans pétale qui pousse dans son oreille à elle
ses bras sont comme des morceaux de papier de verre
ou des ailes d'oiseaux lépreux dans les taxis
et quand elle chante ses cheveux se dressent sur sa tête
et s'illuminent d'un million de petites lampes comme des vers luisants
il faut toujours écrire les deux dernières lettres de son prénom
avec un stylo bleu

elle se tenait debout à la fenêtre vêtue d'un seul ruban
elle brûlait les yeux des escargots à la chandelle
elle mangeait les excréments des chiens et des chevaux
elle écrivait une lettre au président de la france

il faut examiner les bords des feuilles avec des microscopes
 pour découvrir les taches laissées par les mouches qui meurent
 à l'autre sortie du métro est une femme qui baigne son mari
 et une boîte de journaux couverts d'écritures manuscrites
 au moment où un ange écrit le mot TABAC à travers le ciel
 la mer se couvre de carrés de pellicules
 les troncs des arbres éclatent sous la poussée de ruisseaux de lait
 des petites filles collent des photos de parties génitales sur les fenêtres de leur maison
 les livres de prières dans les églises s'ouvrent d'eux-mêmes au service des morts
 et des vierges recouvrent le lit de leurs parents de feuilles de thé
 il y a une extraordinaire épidémie de tuberculose dans le yorkshire
 où les dictionnaires de médecine sont bannis des bibliothèques publiques
 et le sel devient violet pâle chaque jour à sept heures
 lorsque les cœurs des troubadours se déplient comme des matelas détremvés
 lorsque le levain des macabres visiteurs des miséreux
 et les ailes des avions privés ressemblent à du cuir de chaussure
 du cuir de chaussure sur lequel des pentagrammes ont été dessinés
 du cuir de chaussure couvert de vomissures de hérissons
 du cuir de chaussure utilisé pour décorer des gâteaux de mariage
 et les gencives de reines comme du marbre de verre
 reines dont les poignets sont enchaînés aux murs des maisons
 et dont les ongles sont couverts d'étranges dessins de fleurs
 nous nous réjouissons de recevoir la bénédiction des criminels
 et nous illuminons le toit des couvents lorsqu'on les pend
 nous regardons dans un télescope sur lequel la prière du seigneur a été écrite
 et nous voyons une vieille femme qui fait l'épouvantail
 sur une montagne près d'un village au cœur de l'Espagne
 nous voyons un éléphant tuer un lucane cerf-volant
 en laissant tomber des larmes chaudes à la pointe de son dos
 nous voyons une grande boîte de cacao pleine de morceaux de cire informes
 il y a un horrible dentiste qui sort en marchant d'une cheminée de navire
 en laissant derrière lui des marques de pas sonores
 si on l'en croit il avait obtenu une décharge du sanatorium
 et reçu mission d'étudier les méthodes des cannibales
 c'est ainsi que des guirlandes de fleurs de la passion flottaient dans le noir
 donnant de terribles maladies aux possesseurs de pistolets
 et que de grandes quantités de rats déguisés en pigeons
 étaient vendus à divers clients venus des villes voisines
 qui étaient adeptes de peinture de lettres gothiques sur écrans
 et de reliure de colis faites de brins herbes
 nous leur dîmes de couper les boutons de leur pantalon
 mais ils nous jetèrent des insultes au visage et enlevèrent leurs chaussures
 à la suite de quoi tout fut envahi de vastes nuages de fumée suffocante
 de théâtres de coquilles d'œuf et de chutes d'aigles
 et les tambours des hôpitaux se brisèrent comme du verre
 du verre qui était comme des visages dans le dernier miroir.

And the seventh dream is the dream of Isis

YVES TANGUY

Les mondes se brisent dans ma tête
Où souffle un vent sans cervelle
Venu de loin
Qui la gonfle d'ombre et de poussière
Et de pluie hystérique

Les larmes fanées de la lumière
Eveillent le désert infini
Engrossé dans son sommeil tropical
Enclos dans les océans gris et morts
Etreint par les bras de la nuit

Les mondes se brisent dans ma tête
Leurs fragments sont des miettes de désespoir
La nourriture des damnés solitaires
Qui attendent le terrible tumulte des jours
Turbulents porteur de changement sans fin.

Les mondes se brisent dans ma tête
Le futur fumant ne dort plus
Car leurs graines commencent à croître
A ramper et à crier parmi
Les rocs des déserts à venir

Semence planétaire
Que sème le vent grotesque
Dont la tête est si grosse de rumeurs
Dont les mains sont si pressantes de tumeurs
Dont les pieds sont si profonds dans le sable.

L'IMAGE VRAIE
Pour René Magritte

Une image de ma grand-mère
Tête à l'envers sur un nuage
Cloué sur le campanile
D'une gare de chemin de fer déserte
Dans le lointain

Une image de l'aqueduc
Avec un corbeau mort suspendu à la première arche
Une chaise Art nouveau à la seconde
Un sapin logé dans la troisième
Et toute la scène saupoudrée de neige

Une image de l'accordeur de piano
Un panier de crevettes sur l'épaule
Et un pare-feu sous le bras
La moustache faite de brindilles d'argile
Et les joues barbouillées de vin

Une image de l'avion
L'hélice est en tranches de bacon
Les ailes en lard armé
La queue est faite de trombones
Et le pilote est une guêpe

Une image du peintre
La main gauche dans un seau
Et la droite caressant un chat
Allongé dans son lit
Avec une pierre sous la tête

Et toutes ces images
Et plein d'autres
Sont disposées comme des figures de cire
Dans des cages à oiseaux miniatures
D'environ six pouces de haut.

The very image

POEMES 1937-1942

ORPHEE AUX ENFERS

Rideaux de rocs
Et pleurs de pierre,
Feuilles mouillées dans une haute crevasse du ciel :
D'un bout à l'autre les draperies
Retirées par des mains rigides.

Et il fit son entrée, à la main sa lyre fracassée,
Dans la tunique bleue d'un roi,
Et ses yeux semblaient deux trous dans un écran déchiré ;
Et l'on entendait à peine au loin la mer,
Par moments, dans le vent qui se levait d'un coup,
Comme un chant brisé.

Dans son sommeil, par moments,
D'entre ses lèvres entrouvertes
S'échappaient les mots ensauvagés qui essayaient de raconter
L'histoire de sa nuit lumineuse
Et de son jour qu'assombrissaient les ailes
Des pensées qui prenaient leur essor sous le soleil
Au-dessus des îles de la mer
Et de tous les déserts, tous les prés, toutes les plaines
De la terre étrangère où il s'était fourvoyé.

Il dort sa lyre brisée entre les mains,
Tandis qu'autour de son sommeil se retirent
Les draperies rigides, les pleurs et les feuilles mouillées,
Les froids rideaux de rocs qui dérobent le ciel sans fond.

Orpheus in the Underworld
[From Hölderlin's madness]

LE CŒUR DE PLOMB

A LA MEMOIRE DE HART CRANE²

Vers le bas, Hart, tu te sens entraîné vers le bas sans
bruit, comme dans un ascenseur,
loin des vents rugissants de la fente originelle
au dernier étage, et sans rez-de-chaussée,

ni ceinture de corail
pour couronner ta descente de croix ;
et tandis que tu tombais dans le flux restreint
d'une durée lisible sur un cadran

d'horloge, sur les murs fuyants brillait
dans les miroirs où tu te fracassais
l'écriture ciselée de ton cœur : puis
la mer t'accueillit, verset d'azur
répondant à l'octave du ciel
où dérive apaisée l'épave de ton sourire.

The Plummet Heart

APOLOGIE

« Poète et non honnête homme »³
PASCAL

1

Ce n'est pas l'Âge,
La maladie, ou l'accident, mais une pure
Perversité (du moins faut-il le croire),
Qui m'épingle aux planches singulièrement
Nues de ces tréteaux de foire
Où je me suis hissé pour prendre la pose
D'un lutteur dément, la gorge pleine
De flegme, les yeux chassieux de sel et les genoux
Claquant comme des quilles : un vrai fou furieux !

2

Fixé par le bec
D'une plume inepte à la page blanche
Sous le regard vitreux d'une foule anonyme,
Je me relève encore une fois pour affronter la fureur silencieuse
De mon invisible Ennemi, et repars
Au combat – pour gagner quoi ?
Chaque strophe est un round, chaque vers
Un coup destiné au menton qui trop esquive
De cet Oubli dont la victoire est sûre.

3

Avant de retourner
Enfin au silence, je veux tenter
Une dernière fois de prendre langue pour dire
Que mon désir absurde était de composer
Un poème définitif à la seule lumière de l'œil
Intérieur, dans la droite ligne
De cette Vérité scrupuleuse que je traque
Avec la Poésie. Mais peut-être
Seul le poème que je n'écrirai jamais est-il *vrai*.

Apologia

VERS

Il y a tant à dire : tellement plus
Que cette pauvre plume rouillée osera jamais
Effleurer ou suggérer... Les mots sont de timides
Signaux dans la tête, une poussière noire et fugace
Qui, en retombant, finit par recouvrir la petite
Lueur que dispense leur discours. La boue de la langue
Etouffe trop vite les étincelles
Du sens radieux...
Et pourtant je mens, je mens :
L'oméga lui-même pourrait-il se passer
Du merveilleux miracle du chant ?

Lines

POEMES 1943-1950

OXFORD, UN JOUR DE PRINTEMPS

POUR BILL

L'air brille, douce magnificence...
Feuilles, voix, scintillements... Et cette eau
Qui serpente sans heurts au milieu de tout ce vert,

Ou suspend son cours, petites crues, sur l'herbe ;
L'eau qui dans son cristal largement épandu contient l'entière chanson douce
De ce bref instant vacillant de renaissance et de paix.

Vacillant – et pourtant par-dessous, si profondément enraciné !
Atemporalité de l'après-midi ! Gemmes de l'air, gris suave des murs,
Frères clochers, champs couleur de l'espoir : tout cela ne relève d'aucune date.

1941

Oxford : A Spring Day

PORTE MANQUANT

Au bout du corridor ensoleillé, lustré
J'ouvris une porte que je n'avais encore jamais vue
Et pénétrai dans une pièce dont l'air
N'avait pas été troublé depuis longtemps, sans être éventé pour autant, plutôt
Endormi doucement, moitié familier, moitié
Souvenir d'un autre temps et d'une autre vie. Il y avait là
Des étagères de livres et deux profonds fauteuils de rotin, qui se faisaient
Face, bien qu'il n'y eût qu'un lit à une place, recouvert
D'un simple dessus-de-lit de cachemire moelleux.
La vue de la lucarne, frangée de vigne vierge,
Était la meilleure de la maison. Sur la tablette de la cheminée
Se détachait dans un cadre de cuir un portrait photographique que je n'
Oublierai pas, je pense, bien qu'il me fût celui d'un parfait
Inconnu, mais il émanait de son regard et de ses traits
Un tel charme que j'en fus immédiatement fasciné. Ils disaient
À quel point manquait celui dont je ne peux ici faire mieux
Que saluer par une poignée de vers qu'on ne me demandait pas
L'essentiel qui doit rester sous silence une fois que tout a été dit.

Reported Missing

L'AUTRE LARRY⁴

Corrosif en dedans, mais vu du dehors des plus débonnaires,
Blond, poupin, riant sous cape : Ô sardonique ami
Avec qui il est si facile de se réconcilier, tu es si chagriné
Qu'un de tes noirs traits d'esprit pique
Un interlocuteur fatigué, trop fragile,
A l'épiderme trop tendre - si léger et si bref qu'il soit :
Patricien exaspéré bien que tu n'es pas l'âge pour,
Que des circonstances futiles ont exilé, toujours trop bien élevé
Pour montrer ton amertume - sauf en vers lisses.

Un tel discours pourrait sembler inepte, venant de qui
Qui n'a jamais vu le Sud que tu chantes
Mais reste persuadé qu'en fin de compte tu ne réussiras pas
A convaincre tous ceux
Que ton œuvre divertit
Et dérange
Que tu voulais grandir dans une gargouille
En expectorant d'artificieux ronds de fumée occultes
De ton antre d'anti-dieu incrédule.

The Other Larry

SOLEIL DE SEPTEMBRE : 1947

Souverain soleil ! ces derniers jours
Si prodigue en lumière première
Que seuls gaspillent l'œil de qui s'aveugle
Et l'esprit prisonnier de sa nuit
D'où ne naît plus aucune prière ou louange :

Que nous consume un feu sans aliment pareil au tien
Et qu'en moi son or vif soit frappé
A la juste saison, sans être
Transmué aux fins médiocres de la muette
Et vaine usure. Puissent ces jours et ces années

Porter en eux l'appel inattendu de la moisson,
Et si les labours de l'Homme ne produisent
Qu'étincelle et balles, d'un soleil plus acerbe Lui
Qui le premier de Son or ensemença le champ aveugle
Du Chaos, qu'il réduise en cendres toutes nos coupes.

September Sun : 1947
En rentrant après un après-midi passé dans les jardins de Versailles.

DE NOUVEAU LE SOIR

De nouveau le soir.

La buée de lumière livide

Que les feux d'alcali du ciel répandent sur les pierres miroitantes
Des façades vieillissantes qui semblent à présent s'incliner, s'arc-bouter
Contre l'Est de plomb, hagardes falaises
Criblées de fenêtres, aveugle
Les vitres stupéfiées, condamnées à ne voir que la spirale
Sans fin des feux roulants du ciel. Sur la tache
De la nuit furtive qui monte derrière elles, de jeunes feuilles plaquées
Contre les branches rigides par de brusques frissons découvrent
Sous la gerbe d'étincelles de leur vert un pays
D'ombres aux sombres couleurs du deuil. Tombe,
Va-t'en, le vent, laisse en paix les feuilles allumées.
Laisse-les sous leur splendeur tranquille encore une fois dérober
Leur secret. Ce qui pèse sous le regard
Accroche l'oubli.

Pesamment tombe la nuit.

Quand n'aurai-je plus désir

Que de ce calme au prix de l'inquiétude lorsque le soir s'achève ?
Lorsque le silence se referme sur le soupir qui appelle la joie.

Evening Again

LA SECONDE VENUE

Dans le théâtre du rêve, mon fauteuil était sur le balcon, et l'auditorium avait été partiellement converti en une extension de la scène. Plusieurs petites filles de l'Italia Conti passèrent en courant devant mon fauteuil, venues de quelque part derrière moi, et l'une d'elle grimpa sur un garde-corps et parut tomber (elle devait être suspendue à un fil) sur le plancher du dessous. Elle eut un petit cri perçant : « Dieu est né ! ». Sur un petit nid de paille sur le sol, tout près de l'endroit où elle était tombée, un baigneur soudain apparut. Au même instant, un épouvantail hideux qui avait la silhouette d'un Svengali-Raspoutine, avec un masque plus grand que nature peint plutôt comme un clown du mal dans une apocalypse de Chagall, jouant d'un énorme violon qui d'une certaine façon trouvait aussi le moyen de suggérer la faux du Père-Temps, s'éleva au-dessus de l'estrade de l'auditorium. Je compris tout-de-suite qu'il personnifiait le Pêché et la Mort. « Lorsque je joue mon air, il n'y a pas un seul d'entre vous qui n'entre dans la danse ! ». J'étais des plus douloureusement troublé par sa musique stridente qui pourtant cajolait, et de savoir que ce qu'il avait dit n'était rien de moins que la vérité. Tout alors se mit à bouger dans la plus grande confusion. Sur la scène assombrie, d'épais rideaux noirs de gaze s'étaient levés, et l'on vit une croix noire massive se détacher sur une zébrure de lumière d'orage d'un blanc hallucinant à travers le ciel du décor. Puis la scène fut envahie par des croquemitaines menaçants, qui agitaient par saccades d'épais crucifix noirs distordus, recouverts de slogans de journaux de propagande, en s'avançant vers le public dans une sorte de danse d'hommes-médecines d'une cérémonie juju. A la toute fin du spectacle, une forte voix claire, incarnation de la lumière destinée à terrasser ces créatures de la nuit, proféra : « Toute propagande qui n'est pas l'authentique propagande révolutionnaire Chrétienne n'est que peste et mensonge ! »

The Second Coming

PENSEES NOCTURNES
(1954)

PENSEES NOCTURNES⁵

Aber, weh! es wandelt in Nacht, es wohnt, wie im Orkus, / Ohne Göttliches unser Geschlecht...

HÖLDERLIN

Cependant, ô douleur! notre race, oublieuse des dieux, est plongée / Dans la nuit. Sa demeure est semblable aux enfers...⁶

1. LES VEILLEURS DE NUIT

[Voix A]

Qu'il soit clair pour ceux qui entendent cette voix
Que le soleil s'est couché. Ô nocturnes auditeurs,
Assis dans la lumière de vos demeures qui sont des îles désertes dans la nuit,
Une voix venue des ténèbres vous intime
A tous de garder à l'esprit que la nuit vous assiège.

[Voix B]

Autour de vous, comme en vous, la bataille fait rage.
Drapé d'obscurité, notre ennemi,
Un émissaire du monde des ombres,
Nous assaille d'un poste de guet qui nous reste invisible,
Nous observe sans qu'on le sache, prend l'initiative
Et l'utilise pour nous instiller une telle inquiétude
Qu'elle nous condamne à le suspecter d'être partout.

[Voix C]

Qu'il soit clair pour ceux qui entendent ma voix
Que la Nuit est tombée. Nous sommes dans les ténèbres.
Je ne vous vois pas, mais dans l'œil de mon esprit
Vous êtes assis dans la lumière de vos demeures qui sont des îles désertes dans la nuit.
Je lance mon message sur les ondes
D'une mer noire et sans limites vers où vous dérivez,
Chacun dans la lumière de sa demeure, comme sur des radeaux,
Survivants du grand navire *Le Jour*, qui vient de sombrer.

[Voix A]

Qu'il soit clair pour ceux qui entendent nos voix
Qu'à présent la Nuit règne sur terre. Nocturnes auditeurs,
C'est à l'heure des ténèbres que vous m'entendez,
Et autour de vous, comme en vous, la bataille fait rage.

[Voix B]

Une guerre continue en nous contre les ombres.

[Voix D]

Qui parle ce soir de guerre et de bataille ? Au lit !

[Voix E]

*La guerre ? Quelle guerre ? Nous avons connu beaucoup de guerres.
La Dernière est finie.*

[Voix F]

*Allez dormir. Eteignez
Cette lumière. La Guerre est finie désormais. Il est tard.
Pourquoi tous ces gens ne vont-ils pas se coucher ?*

[Voix G]

Pourquoi devrions-nous entendre

*Des voix nocturnes toujours débattre sur l'état
Du monde ? Pourquoi ne peuvent-ils oublier tout cela ?*

[Voix E]

La Guerre ?

*Pourquoi devrions-nous toujours nous en soucier ? Faites-leur éteindre
Ces lumières.*

[Voix F]

Ô j'ai tellement sommeil... Taisons-nous à présent.

[Voix B]

Les platanes dans la cour sous ma fenêtre
Suspendent leurs feuilles entre moi et le réverbère
Qui brûle toute la nuit à côté du porche ;
Et quand le vent nocturne fait onduler leurs branches
Les ombres dérivent en bouquets de velours déguenillés,
Lambeaux d'ombre enchevêtrés qui bougent vaguement,
Dansent comme les flammes noires d'un feu de joie froid,
Bondissent et se jettent en se tordant sur mon lit.

[Voix C]

Le rêve et l'angoisse assaillent le veilleur
Qui attend dans la solitude que la nuit passe,
Tandis que de sombres multitudes d'un pas sourd
Défilent autour de lui en le menaçant.

[Voix A]

« Le rêve et l'angoisse », dit le veilleur,
« Un sombre tumulte autour de moi me submerge,
Comme le vent dans l'herbe endormie. »

[Voix B]

Je ne peux pas dormir. Ces nuits sont terribles. Il n'y a pourtant

Rien qui puisse encore nous faire peur : Nous avons connu
Le pire ; nous n'avons plus besoin de la peur, ni de cacher
Notre méfiance à qui que ce soit.

[Voix B]

Peux-tu croire,
Ô toi l'étrangère de mes pensées, toi qui m'es inconnue,
Allongée les yeux ouverts quelque part là-bas en Europe, en cet instant peux-tu
Croire que tu as des amis qui sont allongés ici, seuls
Dans les ténèbres, au-delà des mers, capables d'imaginer ce que tu ressens
Et qui souhaitent, souhaitent – ah, quoi ? Que peut-on faire
Pour les autres, que pouvons-nous faire seuls, hélas, que peuvent
Les gens seuls et sans pouvoir, tout juste capables
D'aider de leur mieux leurs voisins, et ceux
Qui pourraient être des voisins comme ils le sont eux-mêmes, s'ils savaient au moins
Briser le silence et le bruit et la grande nuit
De tout ce qui leur est inconnu, et qui pèse entre
Deux êtres humains livrés à eux-seuls ? Qui peut entendre
Mes pensées, imaginer ce que mon cœur souffre, ressentir
A quel point il me tarde tout comme eux de croire
Que les êtres humains peuvent s'aimer les uns les autres ?

[Voix E]

Je crois

Qu'il se prépare une nouvelle guerre.

[Voix F]

Ne croyez pas

Tout ce que disent les journaux.

[Voix C]

Russie, U.S.A.,

Puissance atomique, puissances étrangères...

[Voix F]

Allez dormir. Eteignez

Cette lumière ! La Guerre est finie désormais. Il est tard.

Pourquoi tous ces gens ne vont-ils pas se coucher ?

[Voix E]

Ils sont tous comme

Ces étrangers, vous n'allez pas les croire, non ?

(Grognement confus de voix qui s'éloignent)

[Narration Une]

Le Tyran Négativité a usurpé le pouvoir et jeté
Les âmes captives des hommes dans la fosse silencieuse
De la Subjectivité qui s'auto-condamne.
Les âmes immortelles qui se savent
Âmes immortelles ont des ailes.

Mais dans cette fosse
Toutes les âmes aux yeux bandés par le doute finissent par tomber comme des
pierres –
Tomber sans autre cri
Qu'un cri d'angoisse.

[*Narration Deux*]

Une pierre qui tombe ne ressent rien, ne craint rien,
N'a besoin de rien et ne peut pas crier.
Une pierre qui tombe n'est pas une âme déchue.

[*Première Âme Mortelle*]

A présent l'Homme surpris par la nuit se ramasse dans sa caverne,
Dans la profonde ignorance de ce qu'il est et n'est pas :
Nuit de la caverne à laquelle chaque nuit
Le ramène dans sa solitude commune :
C'est l'endroit sombre, familier, effrayant
Où je me retrouve une fois de plus terrassé !
Oh ! que ne puis-je arracher du plus profond
De mes ténèbres, du plus profond de
De ce qui de moi me fut toujours caché, que ne puis-je arracher
Un long, long cri brisé à briser le cœur
Qui pour une fois saurait dire tout ce que la nuit
Eveille en moi, sans être trahi par tous ces mots,
Trop faibles, trop approximatifs et trop
Précis : que ne puis-je me dédire
De cette demi-réalité si platement exprimée, Ô que ne puis-je hurler
Au lieu de protester de mon impuissance contre
La morne toute-puissance du silence qui m'étouffe,
La morne vacance qui de tous côtés
Gonfle en moi sous la pression du temps sans fin qui passe
Et me rejette dans l'être
Déchu devenu non-être où l'annihilation s'apprête
A engloutir tout ce que je fus,
En sorte que je dorme enfin comme un que son âme a cessé d'haïr.

[*Narration Deux*]

Voici que le cri d'angoisse mortelle surgit de la sombre nuit de l'âme
Arrive jusqu'à vous, l'entendez-vous ? Je me demande
Si vous étiez Dieu et que vous l'entendiez,
Vous boucheriez-vous les oreilles ?
Vous l'avez entendu, mais d'autres arrivent, sans nombre.

[*Seconde Âme Mortelle*]

Taisez-vous, faites taire cette voix haïe.
Taisez-vous, faites taire la nuit.
Je ne veux pas
Voir la plaine obscure du monde s'étendre
Sous le ciel vide, ni savoir
Que, perdus dans l'obscurité, nous sommes échoués sur une sphère
Terrestre qui tourne dans l'infini

Parmi des galaxies sans nombre de sphères qui tournent
A des distances si grandes que la vue humaine
Se révulse, qu'elle se brouille de sentir
Un tel espace vide du moindre signe
Dont la conscience, cette piqûre d'épingle qui dérive en lui,
Pourrait s'emparer pour le déchiffrer.
Acceptez que la stupeur me saisisse.

[*Narration Une*]

Nous sommes toujours libres
De tourner le dos. Nos cœurs peuvent toujours se durcir et refuser
De souffrir l'angoisse mortelle. Il existe beaucoup de calmants.

[*Troisième Âme Mortelle*]

Reprenez plutôt force et réconfort au puits
De la Nuit, capable d'étancher si rapidement notre soif
En nous consumant tous tandis qu'il assouvit lentement la sienne.
Le soleil a sombré loin des regards et l'obscurité nous recouvre.
Je vais m'asseoir, fermer les yeux et attendre ; m'asseoir tranquillement et attendre,
Bien que l'heure du repos ne semble pas encore venue, une lourdeur
En moi refuse l'apaisement, un fardeau bouge en moi,
Se détend, son poids diminue, s'efface,
Ma volonté de rester éveiller vacille, je m'allonge,
Avec l'espoir de quitter la veille pour le repos.

[*Voix d'un Veilleur*]

La Nuit, je m'assois souvent une heure dehors ainsi,
A l'écoute d'un vague mugissement qui persiste –
Pas un mugissement, plutôt une sorte de cri, et pourtant
Non, un cri serait plus clair,
Ce que j'entends semble venir de sous le sol
C'est lourd et sourd, et pourtant cela sonne creux,
Bien que cela ne résonne pas du tout, c'est à la fois mat et mort,
Si mort n'était pas un mot si connoté :
Mais quelle que soit cette vague et pressante rumeur,
Elle m'envoûte pendant une heure et plus,
Tandis que, dans un grand désir d'être libéré
Du doute au sujet de sa signification,
Je garde les yeux fixés à travers les carreaux sur un petit coin de ciel et ne vois
Rien du feu de bivouac de toutes mes étoiles
Qui devraient brûler dans le ciel noir à l'abandon ;
Je ne vois même pas ce carré blanc que la fenêtre encadre –
C'est comme si mes oreilles m'avaient rendu aveugle.

Et puis, revenant soudain
A la conscience de mon moi immédiat,
J'ai jeté un œil au plus profond
De l'absence solitaire dans laquelle dérivent,
Fébriles, nos corps recrus de fatigue parmi toutes les épaves
Qu'un rêve inanimé a jetées autour d'eux :
L'effroi nous a distraits de ce qui est ici

Et de ce que nous sommes réellement si nous voulons rester fidèles à la vérité ;
Aussi nous faut-il supporter sans espoir l'apathie morose
Qui règne sur la scène d'un théâtre désert
Où toute la nuit nous jouons jusqu'à la lie nos rôles dérisoires,
Dont on pourrait dire de la Morale qu'elle est « Sans l'Homme ».

[*Voix d'un second Veilleur*]

J'entends une voix qui parle du No-Man's Land
Et au moment précis où il disait qu'il avait entendu un cri,
Ou quelque chose qui s'en approchait, j'ai su de quoi
Il parlait car moi aussi je l'avais entendu :
Ecoutez, écoutez, cela recommence ! C'est le même bruit, j'en suis sûr !
Voilà de nombreuses nuits que je l'entends,
C'est comme le bruit d'une émeute lointaine, un bruit de voix en colère,
Le tumulte d'une foule arrivant de loin, comme si des masses de gens sous terre
Allaient surgir en bouillonnant pour envahir les rues de la ville,
Hordes infernales dont la voix rauque réclame du sang !
Sang ! Justice ! Carnage et Vengeance ! Quel est ce cri
Dont je n'entends que l'écho ? Pourquoi après tout devrais-je
Me sentir menacé par quelque chose d'aussi lointain ? Personne d'autre
N'entend-t-il ce que j'entends la nuit ?

[*Voix d'un troisième Veilleur*]

Si, voisin, je l'entends.

Moi aussi j'ai entendu ces voix nocturnes qui me menaçaient. J'ai entendu la vôtre,
Vous êtes mon voisin, pas une foule, je n'ai pas peur de vous,
Bien que je ne puisse pas voir votre visage. Alors ne nous méfions
Pas l'un de l'autre, ne nous laissons pas trop déranger par ces voix.
N'ayez pas peur. Si vous entendez
Les échos de votre propre anxiété, si vous êtes capable de supporter
Cette rumeur, alors vous voilà sûr au moins que l'effroi
D'entendre ce qui vous fait peur ne vous a pas rendu sourd.

[*Voix de la Masse Anonyme*]

Peur, peur : vous parlez de peur.
Qu'est-ce que la peur ? Est-ce la peur dont nous n'osons pas avoir peur,
La peur de la peur elle-même, ou la peur de la peur de l'autre,
Cette peur qui finit
En contre-vérité passionnée, mensonge sans fin qui s'auto-justifie ?
La peur démoniaque
De la culpabilité individuelle, d'être confondu, de faire mal,
Et la peur de l'échec ou d'être pris pour un fou,
Et la peur de tout ce qui pourrait jouer contre moi
Et révéler ainsi mes insuffisances,
Mes manques, ma faiblesse, mon infériorité,
En révélant ma différence ;
La peur de l'incertitude et de la perte, la peur de tout changement,
La peur de tout ce qui est étrange et de tous les étrangers ; et par-dessus tout la peur
De l'Amour, d'être aimé, d'être sollicité par l'amour,
D'être aimé bien qu'on sache n'avoir pas d'amour à donner en retour ;
La peur du pardon –

La peur de cet amour qui est si grand qu'il peut pardonner.

Et la peur épuisante de la Mort et du Mystère,
Le Mystère de la Mort, de la Vie et de la Mort,
L'immense et terrifiant Mystère de toute chose ;
Et la peur du Rien,
Oui, après tout vraiment la peur du Rien,
La peur du Rien, du Rien

La peur du Rien, du Rien, du Rien absolu.

[Voix C]
Effroi de la vie, et peur du Rien,
L'anxiété et le rêve assaillent le veilleur
Vigilant qui attend dans la solitude que la Nuit passe.

[Voix A]
Un vent aveugle murmure dans l'herbe endormie.

2. CARNAVAL MEGALOMETROPOLITAIN

[Voix A]
Lorsqu'on a annoncé la Nuit comme thème, cela n'aurait-il causé aucune surprise
Qu'on ne dise rien des étoiles ? Et rien
De l'habitude immémoriale d'apostropher la Lune –
En termes courtois, l'appelant Reine de la Nuit et faisant référence
Au chariot d'argent de Cynthia, ou à quelque accessoire de théâtre du même acabit,
Ou improvisant quelque image comme ce Français plein d'esprit qui voyait
La lune sur le clocher jauni comme un point sur un i.
Les planètes et les constellations se prêtent volontiers à la rhapsodie,
Comme ces légions d'étoiles mineures qui portent des noms si séduisants :
Orion, Mars et Vénus, Bételgeuse et consorts,
Véritables aubaines pour les poètes, qui répandent leur lustre sur leurs vers.

[Voix B]
Mais si je me place ce soir
Non dans un poème mais dans un lieu réel, Trafalgar Square par exemple,
Et de là contemple les cieux, que signifient pour moi
Les gloires du Zodiaque, les jolis noms des étoiles ?
Est-ce que je vois les éclats des vieux mythes frapper le ciel au-dessus de ma tête ?
Les étoiles visibles de tous ne sont qu'un insignifiant saupoudrage
De têtes d'épingles devant le cercle de feu qui m'entoure,
Où la Ville célèbre le triomphe du cerveau
De l'homme sur ses propres ténèbres, dans les flammes
D'un carnaval d'ampoules multicolores sponsorisé par le commerce.
La canopée du ciel noyée de suie, tirée par-dessus à coups de rouge bleuâtre,
Me cache aussi sûrement que le font des noms trop familiers
Le mystère de l'Espace.

[Voix C]

J'ai souvent marché la nuit le long des Quais de la Tamise
Et vu les falaises de briques de la Centrale Electrique dominer la scène
Au-dessus de la Rive Sud et ses paires jumelles de cheminées géantes
Déverser sur Londres son cadeau perpétuel
De fumée en lourdes guirlandes pour un rite sacrificiel
A quelque bestiale déité carthaginoise ;
Et pourtant elles s'élèvent comme le symbole du culte de notre temps :
Colonnes d'un temple élevé à la Puissance et à la Lumière produites de main
d'homme.

[Voix A]

Et je suis quelquefois sorti vers minuit
Dans les rues bordées d'immeubles ou de pavillons
Où derrière l'alignement des fenêtres
D'innombrables travailleurs épuisés se préparaient à aller au lit,
Ou passaient devant les réverbères au coin des rues à la remorque de chiens
Qui leur faisaient une pensive escorte pour leur dernière sortie ;
J'ai traversé des quartiers pleins de jardinets ombrés
Avec des bandes de gazon noir sous les fenêtres à la française
Qui menaient à des massifs d'arbustes de suie, un ou deux arbres montés en graine,
Un cytise surplombant le pèlerin du trottoir
Quand l'été transforme ces dortoirs
En éclaboussant leur grisaille de poussière de fleurs
Pendant quelques semaines tous les ans. Et j'ai continué de marcher
Jusqu'à ce que j'arrive au flanc d'une colline nue,
Un espace public où personne ne va jamais baisser les yeux
Sur le puissant Nocturne de la Capitale
Et son scintillant panorama :
L'arène s'étalait, hébétée, en ténèbres de béton,
Tachée d'étincelles rousses et barbouillée de lueurs de lampes à arc,
Vernis mélancolique sillonné de serpents de lumière aveuglante,
Lents naufrages de monuments sous des phares stoïques :
Immeubles et pâtés de maisons par milliers,
Palais et parcs à perte de vue.
Ici et là traînent des lambeaux de lumière verte d'hôpital
Qu'un néon rouge brouille de ses clignotements ;
Des avenues s'étirent au cordeau dans tous les sens
Et disparaissent insensiblement
Dans des régions basses du ciel
Qui se mêle aux fumées venues des abysses...
Effrayant et merveilleux, ce monstre sans sommeil,
Sphinx parmi les villes, Mégalométropolis,
Accablé de son immensité de tombe tous les yeux qui l'aperçoivent :
On reste bouche bée d'émerveillement avant de vite s'en rassasier et d'être saisi
d'épouvante,
A l'idée du labyrinthe vociférant enfoui là-dessous dans les profondeurs de la Nuit
Et grouillant de telles multitudes de noctambules
Qu'on n'a désormais plus rien à craindre du Minotaure.

[Voix D]

Des filaments irradiants dans des bulbes boursoufflés
Persistent dans la noirceur poisseuse jusqu'à couvrir de taches pâles
Les zones restées dans une obscurité opaque ;
Des bulbes sans nombre qui sont comme des yeux sans pupille figés par le froid
Déversent sans cesse leur terne vernis chassieux
Sur toutes les places publiques.

[Voix E]

Il n'y a plus trace nulle part de l'affluence du jour.

[Voix F]

Regardez comment chaque bloc d'immeubles, chaque banque,
Et les murs derrière lesquels s'entassent des ballots de marchandises dans les cours,
Les forums, les boutiques de change, les maisons d'affaires, les grands magasins,
Se retranchent derrière un film de blancheur
Qui rend toutes les façades comme étrangères.

[Voix E]

Les habitants ont fermé à clé toutes leurs portes.

[Voix D]

On ne croise sur les trottoirs à cette heure presque aucune âme qui vive,
Si tant est que le mot âme convienne.

[Voix F]

Elles passent à pas lents, furtifs, hésitants,
En veillant à garder entre elles la distance.

[Voix E]

Vous avez du mal à reconnaître la ville.

[Voix D]

Les rues qui se croisent découpent des îlots de calme, autour desquels aucune
circulation ne s'entend.

[Voix E]

Toutes les sensations de l'éveil ont disparu, toutes les passions du jour ont été
réfrénées.

[Voix F]

Les gens bien dorment aux heures convenues, avec droit à quelques ronflements ;
A part cela ils se taisent et ne doivent en aucun cas être dérangés.
Comme ils ont fait leur lit, ils se sont couchés.

[Voix D]

Ils se sont couchés pour dormir et dorment sur le ventre.

[Voix F]

Entre les draps, sous les couvertures, parqués dans des abris et des couchettes,
Allongés dans des alcôves, côte à côte ou tout seul,

Dans des lits doubles ou sur des divans, lumière éteinte, rideaux tirés,
Ils dorment par millions, tous interchangeables,
Tous humains à l'horizontale, hors d'usage jusqu'au matin.

[*Voix E*]

Aucune maisonnée n'a pu refuser plus longtemps
L'invitation faite à dormir dans son vieux donjon,
A s'étendre de tout son long comme les seigneurs pour sombrer dans l'inconscience
jusqu'au lendemain.

[*Voix D*]

Tout à présent a été rentré, fermé, mis sous clé.
La respiration de la population est lente, régulière et profonde.

[*Voix F*]

Bien que Mégalométropolis ne dorme jamais, ni la nuit ni le jour,
A cette heure pourtant la ville semble endormie sous l'effet d'un charme.
Dort-elle ou non, difficile à dire. Je ne sais pas.
Elle est au point mort, elle attend. Vide.

[*Narration Une*]

Entrez dans les Rêves.

[*Narration Deux*]

Les Rêves entrent dans la Ville.
Nuages aux circonvolutions impétueuses dérivant au-dessus des toits,
Leur fumée tourbillonnante couleur de fièvre croise la lune ;
A son passage, ses contours d'un seul coup se brouillent et tremblent.
L'instant d'après, les vrais nuages effacent son visage.

[*Narration Une*]

Entrez dans le Rêve.

[*Narration Deux*]

Entrez dans le grand jardin des Rêves sous la lumière vacillante.
Il n'y a d'abord que le grand calme au plus profond de la nuit.
Laissez-vous couler dedans doucement, à pas rapides au début.
Ici et là le calme qui persiste se fait insidieux.
De là où vous êtes, les rayons qui éclairent les premiers rêves ont la douceur
Du crépuscule. Avancez dans cette fragile lumière avec la vitesse des nageurs,
Déplacez-vous avec de courts appuis sous les branches basses,
Les branches grises, aux longues barbes, qui tombent
Des vieux arbres qui pour l'instant bordent toutes ces avenues.
Pressez le pas sans les quitter,
Sans vous laisser distraire par les boutiques et les jardins splendides que votre œil
rencontre.
Tous les panneaux indiquent la même direction.

[*Narration Une*]

Suivez les doigts, impossible de vous perdre,
Vous atteindrez vite le centre,

Qui est précisément ce qu'il vous faut trouver.
La rue d'après. Vous y êtes enfin.

[*Narration Deux*]

Voici le Cirque sur le Carré qui représente
Le cœur véritable de la Ville primordiale. Il est temps à présent
De vous souvenir que vous avez reçu une convocation secrète
A un rendez-vous avec l'Inconnu, au pied de la Fontaine
Qui jaillit sans éclaboussure, fin jet d'eau vif-argent luisant
Au-dessus du mémorial qui indique le premier point fatal,
Là où se sont rencontrés le Premier Mortel et les Créatures Sans Nom
Au cœur de la Forêt qui régnait où la Ville aujourd'hui s'élève.

[*Narration Trois*]

La Fontaine vif-argent qui palpite ici comme une colonne aimante
Tous ceux qui pénètrent dans le repaire du Patron de l'Omphalos-Labyrinthe,
Dont le domaine s'étend sous terre. Quiconque s'approche
Trop près du bassin est instantanément englouti.
A l'instant où vous atteindrez l'axe autour duquel le carré tourne,
Vous découvrirez qu'il a disparu.

[*Narration Une*]

Gardez votre calme. Inutile d'avoir peur.
Ne faites pas attention au tonnerre de la circulation, aux lumières éblouissantes
Qui sur les murs font exploser leurs messages tout autour de vous.
Bientôt, à l'endroit précis où la Fontaine s'est évanouie, la terre à vos pieds,
Au milieu de ce vacarme de foire, s'ouvrira en grand
Et la bouche du profond Métro⁷ vous montrera la voie à suivre.

[*Narration Deux*]

A présent vous suivez les escaliers et descendez vers le vrai cœur de la Ville,
Et vous voici bientôt sur une Place illuminée plus brillamment qu'en plein jour
Où une foule de gens encore plus nombreuse que celle de là-haut vibronne dans
toutes les directions.
A portée de main dans le quartier animé des affaires, juste sous vos pieds se trouve
Le quai au long duquel des express électriques sans cesse
S'élancent de la Ville vers les lointains Faubourgs, et en reviennent.

[*Narration Trois*]

Ici se trouvent les Boulevards souterrains rutilants de Grands Magasins, ici vous
trouverez
De vastes champs pour vous repaître de lèche-vitrine, des Arcades
S'ouvrent des deux côtés, des Galeries sans fin de vitrines invitent
A l'inspection de tonnes de trésors arrachés aux mines de diamant, de forêts de
fleurs,
De fruits tropicaux empilés en rangs superposés, de pinups de cire à la parade
Présentant nouveaux bas, nouveaux sequins, nouveau faux-diamants, nouveaux
manteaux de fourrure bordés de dentelle.

[Narration Une]

Mais ne vous attardez pas trop car l'heure de pointe approche et ici il serait imprudent

De risquer d'être rattrapé par la marée de la foule qui remonte à la surface.

Mieux vaut maintenant vous diriger vers les volées de marches qui mènent toutes

Aux lents escalators qui descendent, aux rapides qui montent

Autour de colonnes d'escaliers en spirale jusqu'au niveau où des couloirs

Ont été percés pour que les pieds s'empressent jusqu'au seuil d'une volée

[Narration Deux]

De marches de pierre, vers les passages intérieurs, puis les passages extérieurs,

Vers les artères équipées d'escalators encore plus nombreux, qui descendent encore plus

Lentement, ou plus vite, d'abord vers le haut, puis vers le bas, et ainsi de suite,

Clic clac, haut haut, bas bas bas, descendez, jusqu'à ce qu'enfin

Le merveilleux système couronne de succès la pure volonté de succès

Comme la paix qui envahit le cœur de celui qui va s'élancer au pic de l'heure H.

[L'habitant endormi]

Oh ! arrêtez, je dois m'asseoir !

On m'a trompé, je suis confus !

Je dois sortir au plus vite de ce cauchemar.

Je suis complètement perdu au milieu de cette foule –

Mes mots se noient dans le mugissement des tunnels !

[Chœur des Roues ferroviaires]

Montez vite Montez vite Montez vite Montez vite Montez vite Montez vite Montez vite Montez vite

C'est le plus que je puisse faire C'est le plus que je puisse faire C'est le plus que je puisse faire

Dernière Chance Dernière Chance Dernière Chance Dernière Chance Dernière Chance Dernière Chance

Montez Puisse faire Montez Puisse faire Montez Puisse faire Montez Puisse faire Montez Puisse

Qu'ça serve de leçon Qu'ça serve de leçon Qu'ça serve de leçon Qu'ça serve de leçon Qu'ça serve

Damnés sont Damnés sont Damnés sont Damnés sont Damnés sont Damnés sont Damnés sont

Jour de Colère l'Atome Planifie que la Colère Vient l'Atome Planifie que la Colère Vient

Vient le Jour de la Bombe le plus grand de tous les Bang la plus grosse Bombe de toutes les

Colère de Dieu le Monde de l'Homme le Jour du Bang la Bombe... (ad. Inf.)

[Voix du Guide]

A mesure que vos pas vous entraînent de plus en plus vite, vos yeux

De plus en plus se concentrent sur les phrases qui défilent devant eux,

Slogan et image se succèdent pour mobiliser tout ce qui subsiste

D'attention chez chacun dans sa hâte, porté par la foule.

[Narration Une]

Vous pouvez regarder où vous voulez car le public est exigeant et ne permet

A ses affiches que d'illuminer les murs de certains lieux saints tels que

Les gares principales, qui s'autorisent une grande fête avec la constante variété

D'attractions invitant l'œil intérieur du voyageur à vagabonder vers

Toutes sortes de lieux de villégiature merveilleux ; à la fin de son trajet l'attendent pour qu'il rêve

A son arrivée de nouvelles affiches qui décrivent les places étrangères qu'il devra

Se hâter de visiter dès qu'il en aura le loisir :

[*Narration Deux*]

NOUVELLES ECHAPPEES NOUVEAUX DEFIS NOUVEAUX PLAISIRS
NOUVELLES BEAUTES NOUVELLES PLAGES NOUVELLE LUMIERE
SUR LES AUBERGES DU VIEUX MONDE NOUVEAUX MONDES
DEGUISES VIEILLES CATHEDRALES SOUS LES SUNLIGHTS
NOUVELLES CROISIERES VERS DES SITES AU TOP BORDS DE MER LE
MUST POUR LE NATURISME

[*Narration Trois*]

Regardez ! Ici les affiches enfarinent l'œil des élites à coup d'énormes aperçus
De Scènes tirées des Toutes Meilleures Représentations de l'Année sélectionnées par
la Crème
Des Critiques à l'Assemblée des Etoiles : Ce qui a été le plus Hautement Encensé, le
mieux Promu, puis
Le mieux Noté au Jeu le plus Rétribué, le Plus Controversé,
Le Plus Brillant, le Plus Braillard, le Plus Audacieusement Brutal, et Sans conteste le
Plus Cru.

[*Narration Une*]

Seuls les meneurs à grosse tête de la Foule ont le loisir de jeter un œil sur elles
Tandis qu'elles défilent dans le passage qui mène de la sortie à la queue du guichet
mais ils se retournent
Pour exposer au passant suivant leur opinion sur ce qui vaut le déplacement et
Le passant à son tour la fait suivre jusqu'à ce que d'un commun accord
L'ensemble du public y souscrive.

[*Narration Deux*]

Vous devez continuer à suivre les gens qui sont devant vous pendant encore
quelques escaliers
Et vous trouverez en descendant sur les murs des deux côtés
De nouvelles publicités impatientes de vous alpaguer :
Aucune importance si vous en ratez une ou deux, vous les retrouverez plus loin.

[*Chœur de la Publicité*]

LE SOUTIEN-GORGE AFFRIOLANT SANS BRETelles VOUS REND
PLUS DESIRABLE
LA NOUVELLE LIMOUSINE LYNX FAMILIALE ET SES DEUX YEUX
SURBAISSES
NE VOUS LAISSEZ PAS TRAITER DE SALE TYPE ! « MOUILLEZ » VOUS
A QUOI RESSEMBLE VOTRE COLON ? TRAITÉZ-LE AU SAVON DE
REGLISSE
OBSERVEZ L'APPROCHE D'UNE NOUVELLE ETOILE PHENOMENALE
SUR LA LIGNE D'HORIZON
MODELE EXCLUSIF DE VAN ABSINTHE STYLE « DOPE »
« CE TORD-BOYAUX FAIT CLOQUER LA PEINTURE DU PLATEAU ! »
BUVEZ PLUS DE BOISSONS ! PORTEZ PLUS DE VÊTEMENTS ! NE
PERDEZ PAS ESPOIR ! N'OUBLIEZ-PAS !
ARBOREZ PLUS DE SOURIRES S'IL-VOUS-PLAÎT ! RIEZ PLUS FORT !
PRENEZ-SOIN DE VOUS !
USEZ DE CHARME ET DE DISCRETION ! TENEZ BON ! NE VOUS
REMISEZ PAS SUR L'ETAGERE !

[Chœur des Roues ferroviaires]

*C'est le plus que je puisse faire C'est le plus que je puisse faire C'est le plus que je puisse faire
Une chance à ne pas laisser échapper une chance à ne pas laisser échapper une chance à ne pas
Doux comme le cristal et dur comme l'enfer doux comme le cristal et dur comme l'enfer doux
Damnés sont Damnés sont Damnés sont Damnés sont Damnés sont Damnés sont Damnés sont
Le Monde qui vient l'Atome Planifie le Monde de l'Homme la Bombe Atomique Vient le jour
Vient le Jour du plus Grand de tous les Bang la Colère de Dieu l'Âge de l'Atome le Jour de
Colère... (ad. Inf.)*

[Narration Une]

Le Dormeur mena sa Recherche jusqu'ici, pour découvrir qu'il est perdu,
Englouti dans la confusion d'une Ville souterraine,
Il regarde à présent autour de lui, seul, abasourdi, au milieu
De la multitude anonyme et masquée, assiégé par les sons
Du Dernier Pandémonium, Métropolis du Commerce-cum-Cacophonium
A l'idéale dernière mode de l'Enfer,
Capitale de toutes les Pseudo-Super-Villes-Etats.

[Commentateur]

*Ce soir est venu le Temps du Carnaval dans cette grande ville souterraine de quais et d'escaliers et je
suis ici en direct pour vous donner une description d'ensemble de la scène qui se déroule sur la Place
Pluton, où un très grand nombre de bambocheurs masqués attendent déjà sur la grande patinoire
noire de la salle de bal que la Nouvelle Saison soit officiellement déclarée ouverte par – mais oui, le
voilà, c'est top secret mais je pense que je peux vous le dévoiler, c'est en vérité un V.I.P. tout ce qu'il
y a de plus important, j'aperçois d'ici ses favoris flamboyants et sa queue-de-pie qui pointe gaiement
tandis qu'il se dirige vers la tribune. Tout le monde est fou d'excitation, la glace de la salle de bal est
prête à fondre, je pense qu'il va s'adresser à la foule, oui, il arrive, c'est l'instant que tout le monde
attendait, vous allez vraiment entendre parler le Vieil Homme en personne.*

[V.I.P.]

*J'ai grand espoir que ceux d'entre vous qui m'entendent parler ce soir seront aussi profondément
émus que je l'ai été d'apprendre que ce serait mon privilège spécial d'avoir l'honneur de présenter en
votre nom aux enchères de la Charité cette Paire de Ciseaux de Cérémonie en Argent au design
sublime et miraculeusement adaptés à leur dessein, qui d'un seul coup vont séparer en deux – le
ruban de communication cordon-bleu long d'un mile qui a été tendu tout autour de ces lieux
autorisés à vendre toute sorte de boissons alcoolisées.*

(Il coupe le cordon)

*Je déclare par la présente le Carnaval sans fin ouvert aux Quatre Vents de la Publicité, du
Commérage, du Bavardage et de la Rumeur, et je me fais un malin plaisir à passer la main pour
conduire en toute irresponsabilité la future organisation au Maître des Cérémonies de l'Ouverture du
Printemps, qui s'empare déjà du Micro pour vous Parler.*

(Applaudissements)

[Maître des Cérémonies de l'Ouverture du Printemps]

D'abord les applaudissements ! C'est ce que j'aime entendre ! Encore un dernier ! Et
maintenant

Musique à mon signe. Que les tambours de fanfare éclatent, mais n'ayez crainte,

Chères Etoiles de la mode et chers Mariés tirés à quatre épingles. Dansez, dansez jusqu'à l'épuisement.
 Abandonnez tout. Personne ne va penser que *vo*tre mort puisse être proche.
 N'ayez absolument aucune inquiétude. Vous paraissez peser au bas mot un million de dollars.
 Ne réfrénez pas votre rire de peur de le forcer, et ne vous laissez pas aller
 Au moindre faux-pas par crainte de mal faire ; personne ne paraît démodé
 En tenue trop légère tant qu'elle est signe d'opulence. Dansez dans la rue !
 Laissez la joie rare de la pure extravagance vestimentaire vous porter
 De tourbillon en tourbillon, et de salle en salle
 De mode de haut vol, comme de parquet en parquet de square dance !
 Permettez-moi de vous rappeler que pas une
 De ces filles de peu qui déroulent les tapis rouges
 Pour que seuls vos orteils pantouflés de cristal aérien les foulent
 Ne serait assez folle pour ne pas être pétrifiée de respect pendant que vous faites la fête ; pas une
 Qui calquant le moindre de vos pas comme si elle détenait un permis de fac-simile
 N'a rêvé au moins une fois dans sa vie de pouvoir mourir sous les flashes
 Dans une robe aussi stylée que s'il s'agissait de votre propre suaire !
 Jetez-vous donc tête baissée dans votre Carnaval, et laissez éclater votre joie
 Aussi longtemps que durera la nuit, et très, très fort !

[Chœur des masques] (dans la confusion)
 Hors de ce monde. Merveilleux ! Evidemment, c'est le pur Paradis !
 Hors hors de ce Monde Monde. Exquis.
 Divin ! Hors de ce Monde ! Paradis !
 Hors de ce Monde ! Chérie ! Un tel paradis !
 Je l'adore tout court. Ah, quel Paradis ! Je t'adore de l'adorer
 Divin tout court ! J'adore vraiment danser !
 Divin ! Hors de ce Monde ! pur paradis, ma chérie, mais trop divin !
 Ce monde est le paradis ! Divin ! Je l'adore, Chérie !
 Tu sembles vraiment paradisiaque ! Adorable ! Je pense que ton maquillage est trop divin !

[Narration Une]
 Bien que le style détonne, on peut citer ici, j'espère,
 Ces vers en situation prêtés à Auguste par Alexander Pope⁸ :

« L'Enfer monte, le Ciel descend, et tout danse sur la terre :
 Dieux, lutins, et monstres, musique, rage et rire,
 Un feu, une gigue, une bataille, et un bal ;
 Jusqu'à ce qu'une grande conflagration avale tout. »

[Voix d'un Masque]
 Avec notre parfait bronzage artificiel, transpirant de froid
 Sous les fourreaux de nos tenues ajustées réglées sur zéro,
 Censément désorientés dans notre enfer, et débitant dans notre tête
 Un galimatias de calomnies d'auto-défense, nous allons
 Par le facile chemin tortueux vers le doute émané
 Du puits des âges anciens. Âpre musique que la nôtre. Les masques
 Sont devenus des coquilles d'escargot, une carapace lustrée

En spirale que nous excrétons pour nous garder de notre mollesse.
 Si le silence tombait, nous serions secoués comme des feuilles mortes et raconterions
 sûrement
 Avec quelle facilité nos âmes paralytiques, en proie à la terreur, finiraient par tomber
 Sous la mitraille assourdissante du tonitrueux hiver ! Que le bruit continu
 Dont nous avons besoin pour farcir nos oreilles enflammées, et que tout cet énorme
 vacarme
 Ne cessent d'éclater de peur qu'à notre corps défendant
 Nous mesurions à quel point près et loin sont tout un pour le vide
 Dont le cul de basse-fosse avale l'instant qui suit le moindre son sorti de notre
 bouche.
 Souffletés par les affres de la terreur de l'échec, nous nous réfugions
 Vite sous les couvertures de la cacophonie, pinçant les cordes de nos doigts
 frénétiques
 En stridences hurlant à la mort, alors qu'hélas
 La seule note qui vaille de tous les chants est pareille au sanglot palpitant
 De l'enfance qu'étrangle notre froide sophistication, que ravalent
 Nos gorges menteuses pour le refouler dans nos poitrines,
 Et tous les cris proférés durant le long sortilège de notre carnaval
 Viennent grossir le mugissement qui s'élève de toutes les extases différées.

(La Musique, dans laquelle on avait pu reconnaître le Dies Irae, joué en même temps que Boys and Girls Come out to Play⁹, atteint ici l'acmé de son crescendo en une note de trompette haute et perçante.)

[Narration Une]

Dormeurs, Debout ! Sortez du sommeil ! Revenez du monde des Ombres !
 La trompette sonne, le rideau tombe, le voile du bizarre se dissout
 Et laisse réapparaître le décor familier : la scène dans la pénombre
 Qui est la chambre du dormeur ; les objets familiers
 Du quotidien qui entourent le lit. La rue ordinaire
 Derrière la fenêtre avec ses réverbères dans la nuit ordinaire.
 Vous vous éveillez du Pandémonium de votre rêve, du carnaval de minuit,
 Et vous vous retrouvez dans la Sombre Cité du jour d'aujourd'hui.

[Narration Deux]

La nuit, nous pensons. Nous brisons le sortilège du quotidien quand, par la pensée,
 nous parvenons à éveiller
 La lumière des ténèbres du profond sommeil crépusculaire de la pensée.

[Narration Trois]

On dit que c'est au Marché que l'homme dort de son plus profond sommeil.

[Narration Deux]

La pure réalité matérielle, si elle existe, n'y serait vécue par rien de plus
 Que des cadavres animés, des morts-vivants, avec des fantômes de pensées
 Hantant le remue-ménage des cellules dans leurs crânes d'une façon irrationnelle,
 Bien que leurs mots et leurs significations paraissent rationnels.

[Narration Une]

Ce soir dans le noir attentifs aux Pensées

Nocturnes que nous avons rassemblées ici, vous pouvez faire plus
Que simplement imaginer que vous vous réveillez. Peut-être le pouvez-vous
Alors qu'un nouveau jour apparaît à l'Orient immuable.

3. RENCONTRE AVEC LE SILENCE

[*Narration Une*]

Pensées Nocturnes. Musique de la Nuit. Nous nous extirpons à présent des labyrinthes enterrés et des cavernes du rêve angoissant de l'habitant de la ville, des corridors claustrophobiques du soliloque nocturne, jusqu'à émerger au grand air dans une campagne isolée.

[*Narration Deux*]

Nous allons retrouver là le monde de la nuit calme de la Nature.

[*Narration Une*]

La Nature, la Terre, l'Innocence et la Mort. La Nuit nous tire à elle et nous les redonne.

[*Narration Trois*]

Musique Nocturne. Méditations dans des jardins sombres. Des pensées qui prennent corps petit à petit dans les jardins chez des promeneurs solitaires qui sont sortis d'eux-mêmes, pour faire un tour ou deux avant de rentrer après avoir pris un bon bol d'air frais.

[*Narration Une*]

Qui marchent là sans but précis ; à la lumière des étoiles ; lentement, à l'aventure. S'arrêtant de temps à autre comme pour écouter, bien qu'ils n'écoutent rien en particulier.

[*Narration Deux*]

La musique de la Nuit a conduit à une sérénité secrète, laissant l'auditeur debout immobile écouter l'immobilité du jardin, dans l'attente d'entendre ce qui pourrait naître de l'immobilité.

[*Narration Trois*]

Il se tient debout immobile et semble entendre quelque chose d'inconnu dans le lointain ; quelque chose qui pourrait venir de... d'où ? Quel écho d'au-delà le dernier horizon ?

[*Narration Une*]

Il n'y a rien à entendre. Le jardin est parfaitement immobile. Il n'y a que le silence dans les ténèbres.

[*Narration Deux*]

Il est rare qu'une chose telle que le silence se rencontre sur la terre habitée durant plus d'une seconde ou deux. Car c'est une chose que nous ne faisons qu'imaginer, le Silence, une idée de ce à quoi ressemble une absence complète de son. Le Vrai

Silence est le message que nous redoutons le plus d'entendre. Ce que nous appelons habituellement le silence n'est le plus souvent qu'un pot-pourri confus de sons infimes auxquels il serait trop fatiguant de porter pleinement attention.

[*Narration Trois*]

Nous sommes pris, jour et nuit, dans un continuel remous de murmures : petits soupirs, gargouillis à la dérive, chuchotements, toussotements, sifflements, plaintes. Montent sans cesse de la terre, là où l'on vit, de la naissance au dernier repos, là où tous les rythmes sans cesse se rencontrent et s'interpénètrent.

Chœur 1 : Une fenêtre que le vent fait grincer

Chœur 2 : Le pot d'échappement à bout de souffle de cette increvable auto

Chœur 3 : L'aboïement d'un bâtard

Chœur 1 : Le bruit de la canne d'un vieil aveugle surpris par la nuit

Chœur 2 : L'aboïement d'un autre bâtard

Chœur 1 : La chanson d'amour d'un insecte infinitésimal, une seconde à peine

Chœur 2 : Cet enfant malheureux...

Chœur 3 : Une vieille locomotive qui passe et repasse

Chœur 1 : Ô le vent et la pluie dans la pluie et le vent dans la pluie dans le vent

Chœur 2 : Ô retour, retour de l'amour, Ô viens mon amour...

Chœur 3 : Le battement étouffé d'une aile gigantesque

Chœur 1 : Et des hurlements d'enfer ici et là, et là, et là encore

Chœur 2 : L'aboïement d'un autre bâtard

Chœur 3 : La même increvable auto

Chœur 1 : Le lent travail du bois du vieux chêne, le lent tic-tac de l'horloge

Chœur 2 : Le sable qui crisse sous la porte, la poussière qui court sur le plancher

Chœur 3 : Le ronflement du dormeur vient grossir le flot qui jamais ne s'évanouit
Mais se mêle à l'aube au flot des bruits du jour.

[*Narration Une*]

Musique de Nuit du mystérieux hasard. Fugues de rêve : variations sur des thèmes impromptus ; lacs nébuleux se déroulant comme une transe de traits dessinés sur le ciel tendu de l'Oreille universelle.

[*Narration Deux*]

Rafale qui ravive le tintement éteint des cloches d'une pagode en ruine...

[*Narration Trois*]

Parade de roulements savants de minuscules tambours...

[*Narration Une*]

Lourd martèlement de velours de la pulsation changeante du sang vital.

[*Narration Trois*]

La pulsation changeante est une constante qui sous-tend la vie en profondeur. Et ce qui ne change pas est aussi une pulsation, une pulsation orpheline qui irrigue tout ce qui vit.

[*Narration Deux*]

Les changements, les pauses et les retours aléatoires de brusques irrégularités engendrent des trames sonores que nous interceptons mais sans jamais vraiment les entendre. Notre oreille ne perçoit jamais plus d'une mesure à la fois. Ces trames relèvent d'une échelle qui ne se mesure pas en heures. L'attention vagabonde ; la pensée s'interpose.

[*Narration Une*]

On prend rarement la pleine mesure des limites des sens. On oublie facilement les champs de l'Infra et de l'Ultra. Ce qui échappe à l'oreille reste un impensé ; ce qui échappe à la vue échappe à l'esprit. Et pourtant, ne sommes-nous pas tous hantés ?

[*Narration Deux*]

Le marcheur nocturne, sur une terrasse dans le jardin, seul, sans en être vraiment conscient, espère ne serait-ce qu'en partie intercepter – cette chose qui le hante. Ce quelque chose qui rôde, qui ne rôde peut-être qu'au-delà du bord. Une chose à laquelle il n'a pas encore pensé, que personne n'a jamais entendue.

[*Chœur 1*]

Le déversoir, la lointaine chute d'eau embrumée du déversoir au milieu des prés, fait un murmure qui enfle et s'évanouit mais ne se calme jamais tout à fait.

[*Chœur 2*]

La Ville flamboyante d'électricité lance au-dessus de l'horizon son reflet éclatant comme une continuelle exclamation d'étonnement dans le ciel, une rumeur qui filtre par intermittence les aigus du vacarme.

[*Chœur 3*]

Le murmure vagabonde, le vacarme assourdi palpite dans les couches supérieures de l'air. Les deux s'élèvent et retombent. Et voici qu'un léger sifflement, inattendu, surnaturel, surgit du vide ; il ne dure pas plus qu'il n'en faut à une poussière d'étoile morte pour se détacher et disparaître.

[*Chœur 1*]

Puis une bourrasque de vent salé passe de l'autre côté des collines noires, et l'on surprend pendant un instant vociférer de frustration la mer perpétuellement amoureuse du rivage.

[Chœur 2]

Du moins une brise salée semble-t-elle en faire écho.

[Chœur 3]

Du reflux de l'océan et de sa continuelle renaissance, de très loin.

[Narration Une]

Sur la terrasse du jardin, le promeneur solitaire a fini par suspendre sa marche. Il se penche au-dessus d'un parapet et contemple devant lui la nuit tranquille criblée d'étoiles. Il ne pense à rien. Il lève la tête et scrute le ciel en aveugle. Son cœur pique la mi-nuit. Il respire dans la fraîcheur de la nuit sans âge, absorbant lentement force et courage pour l'instant qui suit où il va devoir renaître.

[Voix du Solitaire]

Je me tiens ici debout dans la contemplation des ténèbres et ne vois rien. Pourtant ce n'est pas rien ce qui s'étend là-bas devant moi dans toutes les directions où je tourne les yeux. C'est l'Univers. C'est moi qui ne suis rien. A travers mes yeux, rien n'atteint la Réalité, ce Quelque Chose de parfaitement inqualifiable. Et lentement la question s'élève des profondeurs du rien, Puis-je être réel si je demeure invisible ? Si je parle de ma réalité la plus secrète, suis-je condamné à ne pas être entendu ? En quoi serait-il plus extraordinaire que moi qui ne suis rien puisse être plus ou moins perçu, ou que mon discours puisse être entendu, qu'on puisse s'émerveiller de ce rien, le contempler et l'écouter ?

Je me tiens ici debout à parler de mon néant ; et pourtant je suis un homme. C'est mon cœur qui parle, et se rabaisse d'effroi devant cette colossale énigme ; bouleversé par la totale évidence que ce qui est là doit être. Je suis incapable d'imaginer où je trouverai la force de m'adresser à ce qui me fait face, et pourtant je sais que je dois y répondre d'une façon ou d'une autre. De l'abysse de ce profond bleu-nuit, de ce vide étoilé parvient l'injonction : « Elève ton cœur... » Je redresse mon visage ébloui en face de ce que je ne puis nommer et que j'adore. J'élève mon cœur, qui me dicte ma prière.

Ô Toi qui es, sois ! Ô sois ce qui me fait face, à qui mon cœur puisse s'adresser.

Tout-Puissant, Ô sois le Visage qui se penche vers moi, Ô prête attention à ma voix.

Reconnais-moi, accepte-moi, et puisse la réponse entendue m'aider à lentement prendre conscience que nous sommes ainsi de la même espèce.

Ô sois Celui par lequel je ne puisse jamais être seul en sachant qui je suis. Fais que ma solitude perdue soit illusoire. Accorde-moi une part de ton Être, que je puisse ainsi participer de l'Un et du Tout.

Je suis l'homme d'un siècle surpris par la nuit, affamé de lumière et priant dans le noir pour sortir du noir. Je ne sais plus vraiment ce que signifie prier. Prier par cœur, en répétant des mots que le temps a désacralisés, me semble vain. Je ne pourrais pas supporter de m'entendre répéter des mots de prière qui seraient marmottés et non pas prémédités. Les hommes de ce temps semblent ignorer ce que signifie méditer, ou que l'Être est une réalité. Tous autant que nous sommes nous parlons de tout et de rien, nous nous enfermons à clé en nous-mêmes et tirons le rideau de nos mots sur le fait que nous sommes aveugles et sourds. Nous avons peur du silence, et peur de nous regarder dans les yeux. Si nous parlons, nous ne parlons pas à l'autre ; celui qui parle des autres omet rarement de les dénigrer sans discrimination. Nombre de

discours sont proférés pour nous presser à obtenir la paix grâce à une compréhension mutuelle ; mais je ne veux plus parler de parler : l'Homme a fini par devenir avant tout le plus infatigable mime de toutes les façons spectaculaires d'être homme qu'on ait jamais imaginées. Les hommes imitent, et je les imite. Je dis « Homme » et « hommes » et ce faisant j'investis tous mes propres manques dans des abstractions et je pense que d'une certaine façon je serai ainsi absous de l'échec complet de l'homme véritable. Je suis un homme. Je crie pour sortir de ma nuit. Je ne pourrais pas crier si mon désespoir était complet.

[Première Voix]

Dans les jardins de la Nuit, alors qu'un nouvel air frais nous ranime et que nous enveloppent les bras protecteurs des ombres portées des choses à croissante lente, la consolation d'une profonde Sérénité s'offre à nous. Ici, en oubliant petit à petit les vicissitudes du jour, les bavardages triviaux, les accessoires commodes et les jetons de l'habituelle routine, il est possible de reprendre ses esprits et de se rapprocher de quelque chose d'immense, fondamental, qui s'était retiré de lui-même, mais gisait là, à portée de main. C'est une découverte toujours renouvelée de le retrouver attendant tranquillement notre retour, sans sourire, taciturne, pourtant tolérant sans limite et compréhensif, prêt à nous arracher à l'obscurité, à partager avec nous sa pauvreté, à fermer et soulager nos yeux.

[Seconde Voix]

La Terre, la Nature, l'Innocence et la Mort. La Nuit nous tire à elle et nous les redonne. Mais il y a un Vigile là où le marcheur se tient dans les jardins et s'émerveille dans le noir.

[Première Voix]

A présent l'homme qui venait de parler tout haut dans le noir pour sortir des ténèbres (à personne ? à quelqu'un ? il ne m'appartient pas de résoudre ce mystère qui est l'affaire de chacun), l'homme qui avait dit : « Je ne pourrais pas crier si mon désespoir était complet », se retourne vers la fenêtre éclairée qu'il avait laissée derrière lui tout à l'heure, et revient lentement sur ses pas, entre les plantes parfumées et les feuilles pendantes du petit jardin endormi et silencieux, vers sa femme et sa maison, ses livres et son lit.

[Seconde Voix]

Et tandis qu'il marche il commence à prendre conscience que quelque chose a changé en lui. Le grand air, l'espace autour de lui avaient d'abord remué son cœur, et il avait élevé son cœur qui s'était ouvert, et le vent qui souffle quand il veut, vient d'on ne sait où et passe sans demander de compte, l'avait revivifié de son souffle le plus vital, le plus aérien, le plus libre. Le silence lui avait délivré son message essentiel, et il avait répondu. Il sent à présent qu'il n'a plus besoin des mots pour se rassurer.

[Troisième Voix]

Il rentre chez lui, il revient vers sa femme et ses enfants. Les enfants dorment depuis longtemps à l'étage. Sa femme est assise là où il l'avait laissée, sous la lampe de lecture. A son retour, elle ferme son livre, regarde son mari et lui sourit doucement, ensommeillée. Il l'embrasse.

[Première Voix]

Ils sont ensemble. La première division de la famille humaine dans la nuit est celle qui sépare ceux qui sont seuls de ceux qui sont ensemble. Et pourtant nous sommes tous seuls, comme l'homme en prenait conscience plus tôt dans le jardin ; et tous ceux qui sont isolés dans leur solitude ne sont vraiment seuls que parce qu'ils n'ont pas vraiment pris conscience de la présence des autres êtres du monde qui sont leurs semblables.

[Seconde Voix]

Bienvenue au solitaire. Amis, semblables, vous n'êtes pas des étrangers pour nous. Nous sommes plus proches les uns des autres qu'on ne le croit. Souvenons-nous les uns des autres dans la nuit, même si nous ne connaissons pas nos noms.

NOTES

¹ Ce poème, publié en octobre 1933 et considéré comme « le premier poème surréaliste à avoir été composé en anglais » (Michel Rémy), constitue la première tentative d'écriture automatique de David Gascoyne : "I tried to make my mind a blank – and wrote down whatever came into my head. It's like a session of psychoanalysis, people have clusters of images in their minds and they come out this way a unique combination of new words and images. ». Il ne faut chercher aucune clé au flot d'images du poème dans son titre, qui évoque à la fois Isis, la déesse-mère des pharaons d'Égypte et la Vierge chrétienne des sept douleurs, si ce n'est qu'elles appartiennent aux régions du rêve, particulièrement chères au Surréalistes.

² Hart Crane (1899-1932) s'est suicidé le 27 avril 1932 en se jetant par-dessus bord, dans la Mer des Caraïbes, du SS Orizaba qui le ramenait de Mexico à New York.

³ Pensée n°32, classée en tête du chapitre consacré aux "règles du langage" : "Je hais également le bouffon et l'enflé : on ne ferait son ami de l'un ni de l'autre. – On ne consulte que l'oreille, parce qu'on manque de cœur : sa règle est l'honnêteté. Poète et non honnête homme."

⁴ Lawrence Durrell (1912-1990), de quatre ans son aîné, fut un ami fidèle de David Gascoyne. Il préfaça son *Journal de Paris et d'ailleurs 1936-1942*, édité en France par Flammarion en 1983.

⁵ Ce long poème radiophonique, commandé par la BBC, fut diffusé le 7 décembre 1955, avec une musique spécialement composée par Humphrey Searle. « In it [David Gascoyne] moves easily from Dantesque nightmare to social satire, from free-flowing prose to classically set verse, and throughout the whole drama retains absolute control over his various themes and symbols. [...] It sums up, in its exploration of solitude and despair, many of his earlier perceptions, and places him alongside Yeats, Eliot, Auden and MacNeice as one of the select company of British poets who have attempted, and achieved, the construction of a major new form » (Robin Skelton, introduction aux *Collected poems 1965*). Michèle Duclos en a donné une traduction en français chez Black Herald Press en 2016, à l'occasion du centenaire de la naissance du poète.

⁶ Vers 241-2 de *L'Archipel*. Je donne ici la traduction de Jean Tardieu de 1939, publiée dans la première édition de son recueil *Accents*.

⁷ On peut entendre ici un écho au poème de Hart Crane, *The Tunnel* (du recueil *The Bridge*, qui avait profondément marqué David Gascoyne) : à "... you will meet the scuttle yawn : / The subway yawns..." de Crane répond "... the earth at your feet... / will yawn open wide / And the cavernous Subways'mouth..." de Gascoyne.

⁸ Vers 368-71 du Troisième livre de son poème satirique *La Dunciade ou guerre des sots*.

⁹ Une des plus anciennes *nursery rhymes* :

*Boys and girls, come out to play,
The moon doth shine as bright as day;
Leave your supper, and leave your sleep,
And come with your playfellows into the street.*

REPERES

POEMES 1932-1936

La lumière du soleil sur les régions arctiques	décembre 2001
Paysage	février 1984
Et le septième rêve est le rêve d'Isis	septembre 2017
Yves Tanguy	novembre 2007
L'image vraie	novembre 2023

POEMES 1937-1942

Orphée aux enfers*	décembre 1993
Le cœur de plomb*	décembre 2001
Apologie*	janvier 2002
Vers*	janvier 1990
Oxford, un jour de printemps*	avril 2023

POEMES 1943-1950

Porté manquant*	avril 2023
L'autre Larry*	juillet 2022
Soleil de septembre : 1947*	décembre 2001
De nouveau le soir*	septembre 1996
La seconde venue	juillet 2022

PENSEES NOCTURNES (1954)	novembre 2022
--------------------------	---------------

NOTES

Les neuf poèmes marqués d'un astérisque sont parus dans le n°88 de la revue *Dièrèse*.